

Bââda, le malade imaginaire

Le malade imaginaire : une place très particulière.



Le Malade termine l'œuvre de Molière. Tout le monde connaît ce qui est devenu une légende : Molière est mort en jouant le Malade, dans le fameux fauteuil depuis exposé à la Comédie Française. En réalité, il est mort chez lui, après avoir été pris d'une énième quinte de toux au cours de la 4^e représentation de sa comédie, le 17 février 1673. Il est mort du « poumon », il crachait « le sang ». Il se savait condamné, il était en disgrâce, victime des intrigues de Lully, abattu par les morts de son fils Pierre et de Madeleine Béjart. Il a écrit et monté cette dernière pièce ; il est impossible de ne pas l'aborder comme un testament.

Une pièce duplice : comment démêler le vrai du faux.

- Béralde – qui parle explicitement de Molière- dit de lui : « il n'a justement de la force que pour porter son mal ». Et pourtant Argan, le Malade de la scène, n'est vraiment pas très malade. Le Malade, Argan, se porte, à priori, à merveille. Est-il coupable de son imaginaire ? En est-il victime ? Il a décidé de mettre sa maladie imaginaire au centre de tout, comme une protection par rapport à son environnement, comme un nécessaire souci de lui et de rejeter par là la question des autres. Vrai faux malade.

Il peut être bon mais il est méchant quand il veut. Il menace beaucoup, tempête et s'agite, mais la tendresse paternelle fera son office.. Vrai faux méchant.

-Vrai fausse épouse (Béline) qui gère tout, puis s'en va sans mot dire, sans aucune résistance face à ce mari , homme « malpropre, dégoûtant, toujours mouchant, crachant... ».

- Vrai faux maître de danse (Cléante). Vrai fausse ingénue (Angélique) qui balbutie devant son père mais se trouve soudain capable de dire à son amant - devant le père qui ne veut pas de ce soupirant- : « je vous aime, recommencez cent fois... obéir à mon père ?... plutôt mourir, plutôt mourir ».

-Dans ce fatras du vrai et du faux, Toinette a été voulu par Molière comme un personnage ambigu par essence. Là où les autres valets ou servantes se situent clairement du côté de la roublardise et du mensonge, Toinette est frontale. Elle n'a pas-à priori- la ruse d'un Scapin ou d'une Dorine qui mettent en place des stratagèmes à force de mensonges et d'inventions. Toinette affronte de face,

contrarie sciemment, met le doigt où c'est douloureux. C'est au final un valet hybride : mi-ruse, mi affrontement ; mi travesti mi détermination. C'est pourtant à ce personnage que Molière fait dire une vérité ultime « le poumon vous dis-je ! » le poumon dont Molière va mourir. Le fait de confier ce rôle à un acteur masculin entre dans cette logique de dualité.

Une adaptation pour une comédie « africaine »



On peut aujourd’hui regarder la dernière pièce de Molière comme une grande comédie sublime, marqueur d’une époque passée, d’un temps où la médecine s’appuyait plus sur des croyances et des rituels que sur des faits objectivement démontrés. Mais on peut aussi vouloir s’appuyer sur des évènements actuels et montrer ce qui maintient encore certains humains sous le joug des sorciers et des « gourous ». Notre adaptation sur le sol africain se veut une contribution à la longue marche en avant contre l’obscurantisme, dans le respect des vraies valeurs, mais dans la critique des faux dévots et des faux savants. Peu importe qu’ils soient médecins, gens de l’église ou gens de loi. Nous avons d’ailleurs traité de la même manière l’homme de loi (le notaire) et l’homme de médecine : tous les deux à travers un discours volontairement hermétique ont la volonté de maintenir le commun des mortels dans l’ignorance et la dépendance.

La création de la pièce a eu lieu à Ouagadougou. Nous nous sommes nourri de ce que nous avons voulu faire cohabiter avec le texte de Molière : la chaleur torride d'un mois de mars 2013 - les enfants de l'école voisine de notre cour qui regardent la répétition sitôt la sortie de l'école, la chaise du boutiquier du coin qui servira de modèle à notre décor. Nous avons voulu ce spectacle très léger, comme à notre habitude pour qu'il puisse être joué dans les villages et les lycées du Burkina.



Et puis il y a la musique et la danse. Lorsqu'il écrit le Malade, Molière a définitivement perdu son combat contre Lully. C'est Lully qui est en cour à Versailles, ce sont ses ballets qui sont joués devant le roi. Alors nous avons cherché pourquoi Molière a placé autant de ballets, d'intermèdes dansés dans cette dernière pièce ? Que cherchait-il à dire, à montrer ? Nous avons gardé ces intermèdes voulus par le Maître. Nous l'avons fait par fidélité, en les répartissant harmonieusement dans le déroulement de l'œuvre (gestion du temps) et en les intégrant davantage au sujet (gestion du sens). Mais nous l'avons fait dans la chaleur de Ouagadougou, avec les rythmes et les corps d'Afrique. Nous avons suivi à la lettre les thématiques et le déroulement précis des ballets (très écrits par Molière), mais les danseurs en expérimentent tout le sens à travers des chorégraphies de l'Afrique d'aujourd'hui. La cora, le djembé, le balafon accompagnent ces parties dansées. Les instruments sont constamment présents au cours du spectacle, un peu comme dans les projections des vieux films muets, ils illustrent, soutiennent ou renforcent l'action.

Ouagadougou mars 2013



Théâtre de la Trame-Cie Marbayassa – 22 rue de l'ancien pont- 42170 Saint Just Saint Rambert

Siret : 750 711 053 00017 – APE : 9001Z

<http://compagnie-marbayassa.blogspot.fr/>

Téléphone : 0033 (0)6 82 83 99 40

email : liguemarbayassa@gmail.com



Ministère de la Culture
Burkina Faso

RhôneAlpes Région

